

Géométries variables

Francine Savard, *Muséumification*, Montréal Télégraphe, 8 mars–1^{er} avril, 2001

PAR BERNARD LAMARCHE

LE DEVOIR, 24 ET 25 MARS 2001, P. C8.

Francine Savard est, à Montréal, l'une des artistes qui, depuis deux ou trois ans, révisent le mieux certains des acquis de la peinture abstraite géométrique. L'artiste a su recharger la peinture monochrome et le *shaped canvas* (dans lequel le tableau est découpé) avec un sens de la poésie remarquable. À l'Espace du Montréal Télégraphe, elle revient avec une nouvelle production qui ne nous laisse pas sur notre faim.

À Circa en 1998, Savard avait produit *La Chambre à peinture: le dépôt*. L'exposition d'alors, comme la nouvelle, offrait des fictions d'atelier. *La Chambre à peinture: le dépôt* posait l'atelier comme un lieu de création, mais aussi comme un espace de rangement de repos des œuvres, de leur classification. Un point de vue singulier sur l'atelier se profilait, qui se poursuit aujourd'hui.

Le matériau principal de Savard est le vocabulaire de la peinture abstraite, géométrique. Par des références aux systèmes de classification des livres, par des références à l'espace de l'atelier de l'artiste comme site d'exploration, mais également de rangement, l'artiste a su détourner ce vocabulaire relativement pour lui donner un nouveau souffle. On a encore en tête, précisément dans le même espace en 1998, *Les Couleurs de Cézanne dans les mots de Rilke – Essai* (1995–1996). Des tableaux étroits, à l'horizontale, étaient peints d'une couleur inspirée des mots que le poète avait mis sur la peinture de Cézanne, qu'il retrouvait sur ces surfaces. Savard manipule les mots aussi bien que la peinture. Les titres que donne Savard à ses œuvres sont soignés et particulièrement évocateurs. De *l'Objet sans nom* à ce *Casier pour objet du désir*, l'artiste embrasse ainsi des zones de significations toujours inattendues et cultive une féconde ambiguïté.

Pour une des œuvres les plus réussies de l'ensemble et dont l'emplacement, à l'entrée de la galerie, donne le ton au reste de l'exposition, l'artiste reprend notamment de ses anciennes stratégies, où de multiples tableaux s'agglutinent pour former un plan de ville vu en surplomb. Dans un cercle de grande taille, une multitude de petits tableaux irréguliers s'épousent presque. Un interstice demeure entre chacune des formes, comme des rues qui serpentent entre les îlots ou des artères plus importantes. De cette agglomération touffue, à l'apparence spontanée, s'active une lecture de nature archéologique; l'œil parcourt ce dédale, littéralement une collection de tableaux.

L'œuvre s'intitule *Dépôt de peinture*. Dans la logique qui prévaut à la peinture de Savard, et dans l'ordre de ces fictions d'atelier, le titre pourrait bien ne renvoyer qu'à l'idée d'accumulation. Mais l'architecture, à peine née, se transforme en ruine. Silhouette ronde, fissure dans la surface grise des panneaux, l'œuvre vient d'une réalité toute

triviale de l'atelier. Autant que la couleur pure, le dessin prime dans cette étendue monochrome. Savard a repris le tracé des craquelures du « dépôt » présent au fond d'un pot de peinture. Appelez ça inspiration si ça vous chante, mais il s'agit d'une manière fort astucieuse et belle (oui, belle) de réinventer le *shaped canvas*.

Le reste de l'exposition poursuit ce travail d'archéologie. Dans la seconde salle comme dans la dernière, plus grande, Savard a accroché au mur, régulièrement, comme sur les rayons d'une bibliothèque, d'autres formes découpées et peintes, dont on finit constamment par se demander si on ne les a pas vues dans *Le Dépôt de peinture*. Cet *Objet sans nom* et ces *18 objets d'engramme* activent les registres de la mémoire visuelle. Ces « formes innommables », comme les désigne l'artiste, des engrammes, soit ces traces laissées dans le cerveau, traces physiques de la mémoire, entrent immédiatement en résonance avec ce qu'on a vu quelques minutes auparavant. Par là, on sent qu'une réflexion solide et manifeste a été menée pour ce qui est de l'accrochage, de la séquence des œuvres dans l'espace. De façon générale, cela ne va malheureusement pas de soi.

Finalement un autre « dépôt de peinture », sorte de signe architectural (une construction à la fonction trouble), est en fait une structure tridimensionnelle, rectangulaire, faite de bois. On imagine des faux cadres de tableaux. Ce *Casier pour objet du désir* lui aussi sans nom, sans objet. Un vide qui appelle toutes les formes. Encore une fois, avec cette exposition, Savard manœuvre pour laisser l'œuvre ouverte. Tout en finesse, en intelligence, et sans négliger la sensibilité.



Dépôt de peinture, de Francine Savard